

cuper de ses propres affaires ? Il n'a nulle envie de posséder une principauté en Palestine, comme Boémond ou Tancrede ; son ambition est beaucoup plus bornée : il se contentera de relever l'honneur de sa maison, de rendre ses sujets heureux, de se faire craindre de ses ennemis et respecter de ses rivaux ; d'attendre enfin que sa fiancée, devenue son épouse, vienne partager sa fortune et son bonheur.

C'est ainsi que Raoul cherche à s'endormir dans une paresseuse oisiveté. Mais il n'est pas aisé de changer la nature ; le lion ne saurait prendre tout à coup les goûts de l'animal domestique. Quoi qu'il fasse, le sang des chevaliers coule dans les veines du jeune d'Alonville. Quoi qu'il fasse, surtout, il se souvient de ses serments, de ses premières ardeurs, des rêves de son adolescence. Oui, sa conscience s'agite, se tourmente, le gronde : chaque fois que le nom de sa mère est prononcé, chaque fois que la cloche de Louville sonne, ou qu'il voit le modeste autel au pied duquel il fut promis à Jésus-Christ, un sentiment de malaise s'empare de lui. En vain il écarte ces souvenirs désagréables ; ils reviennent avec obstination. Quand la renommée lui apporte le nom d'un nouveau croisé, il rougit, une sorte de jalousie amère effleure son âme ; il se dit tout bas. — Ne peux-tu pas ce qu'ils peuvent ? — Quelquefois, l'image de sa mère se lève devant lui ; il lui semble qu'elle a le front ridé, l'œil sévère ; parfois même elle se détourne pour ne pas le voir. Mais bientôt il a repoussé ces pensées importunes. Des idées plus souriantes lui apparaissent : il rêve aux jours heureux qui se préparent ; il se figure sa chère Roselle dans tout l'éclat de sa beauté, régnavant en souveraine dans les lieux qu'il va mettre ses soins à embellir pour elle. Toutes les douceurs du repos, toutes les joies de la vie du foyer, les plaisirs aussi que lui procureront d'autres aventures, remplaceront facilement les jouissances d'une expédition lointaine et les auries de la gloire.

Aille donc en croisade qui voudra : lui reste dans son château de Louville.

Terrible puissance de l'amour ! énervante action de cette passion impérieuse, dominatrice ! C'est ce sentiment qui a ainsi amolli une âme si fortement trempée. En vain se puise-t-il à une source pure ; en vain peut-il, sans rougir, s'avouer à lui-même : son effet est toujours de détendre les ressorts de la volonté, de lui enlever une partie de sa puissance. Disons-le tout haut à un siècle de volupté et de libertinage : l'amour humain, sous toutes ses formes, est une faiblesse. C'est le fort qui résiste, c'est le faible qui succombe. La virginité est le sceau de la haute vertu, le propre des grandes âmes : c'est à elle, surtout, qu'il appartient de régner sur le monde. Tandis que l'époux, dit saint Paul, est divisé et songe à plaire à sa femme, *le vierge* est tout entier occupé à plaire à Dieu. En dégageant l'homme de la chair, la virginité lui donne une puissance et une liberté merveilleuses : en le rapprochant de Dieu, qui est un pur esprit, elle lui communique une hauteur de vue, une grandeur d'action, qui seront toujours nécessaires pour les œuvres excellentes. C'est

une vérité écrite dans la conscience humaine ; l'idolâtrie elle-même, qui fut le culte des sens, n'a pas pu l'effacer. Rome eut ses vestales, et mit un intérêt extrême à conserver toujours dans son sein ce type vivant de la virginité, bien qu'il fût la condamnation de l'horrible dégradation de ses mœurs. Elle inventa même un supplice spécial, pour punir la vierge qui avait forfait à l'honneur ; il lui semblait que la gravité de la peine devait être proportionnée à la dignité de la vertu outragée.

Sans doute, on ne peut condamner en soi l'attrait qui forme le nœud du mariage ; car le mariage est la vocation, l'état de la plus grande partie des êtres humains. Mais si l'héroïsme n'est point dans la condition commune ; si la perfection ne sera jamais que le lot du petit nombre : qu'on cesse du moins de tant exalter cette passion terrible, si funeste quand elle n'est point réglée par la foi ; et que l'on sache que même quand la raison la guide, elle est encore une imperfection, une faiblesse ; puisqu'il est de foi que la virginité est plus parfaite que le mariage.

II

L'INSULTE

Le sire de Louville rêvait à je ne sais quelles douces images, quand on vint lui annoncer qu'un étranger demandait à lui parler.

— L'heure est bien avancée, dit-il à son vieux serviteur Alain. De quelle apparence est cet homme ?

— De la plus piteuse qu'il y ait. On suspendrait toutes les faucilles de la contrée à ses haillons.

— S'il est pauvre, donne-lui à manger. Je ne veux pas qu'un membre souffrant de Jésus-Christ éprouve jamais un refus à ma porte. Ma bonne mère attribuait toujours les malheurs qui fondaient sur le Puiset à la dureté qu'on y témoignait pour les mendiants.

— Je lui ai offert à manger et à boire, noble sire ; il n'a pas paru y faire attention. C'est à vous qu'il veut parler.

— Retourne-lui dire qu'il est tard, très-tard ; qu'on ne doit point frapper à la porte d'un château à une heure aussi avancée ; que demain matin, s'il persiste à me voir, l'entrée lui sera accordée. Mais dis-lui cela avec toute la douceur possible.

Le vieux serviteur revint un moment après.

— Il insiste, noble sire. Il se dit chargé d'une commission pour vous ; et, comme le temps le presse, il vous prie de lui accorder une heure d'audience.

— Une heure ! il en a long à dire. De quel pays est-il ?

— C'est ce qu'il pourrait seul vous apprendre. Mais son accent me paraît étranger. Toujours est-il que je n'en ai jamais entendu de pareil.

— Fais-le monter, dit brusquement le sire.

L'inconnu fut introduit dans une vaste pièce, et qui formait comme le centre de toute demeure seigneuriale. Deux ou trois gardes y époussetaient les armes suspendues aux parois, et le petit Maurice y dormait sur son joli escabeau en chêne. L'aspect